

où l'odeur âpre des poissons séchés au soleil, mêlée à celle des peaux de loup-marin dégoutantes d'une huile rance.

Nous quittons l'odeur affreuse du bateau si connu le "Otter," pour une nausée de buée insupportable des lessives suspendues aux perches qui formaient un pâvoisement de loques; scènes autrement frappantes que celles des drapeaux du Morrice Hall hissés le 22 janvier.

Des bandes d'enfants à moitié, ou entièrement nus, que la vermine dévorait, venaient à notre rencontre. Une nuée de diptères entourait ces pauvres petits êtres sans défense. Nous les connaissons, ces amis redoutables qui, par leur familiarité ont mérité le beau nom de "cousins." Les infâmes d'insectes, qu'ils nous ont causé d'ennuis; je ne les oublierai jamais; j'en garde encore rancune.

Des hommes à l'écorce rude, aux mains noueuses, à la barbe hérissée, revêtant une physionomie honnête et franche, nous lançaient des regards à intimider un politicien enragé.

Des femmes non moins charmantes sous leur humble toilette, nous invitaient d'un regard entraînant à partager avec elles le pain bis et le poisson frais assaisonné d'huile de marsouin.

Nous quittons ce bateau non sans regret, malgré la répugnance qu'il nous inspirait par sa malpropreté impardonnable.

Mon compagnon et moi avons souvent parlé de ce voyage depuis. Il a gravé en nous des souvenirs ineffaçables que nous emporterons certainement dans la tombe.

C'était le matin du jour de repos; jour mis à part pour la sanctification des fidèles; jour consacré et pendant lequel Dieu semble entendre plus particulièrement de ses enfants prosternés dans l'adoration, les requêtes qu'ils font monter à l'unisson jusqu'au trône de grâce, d'où découle toute bénédiction. Le tangement du vaisseau sur la mer agitée facilitait notre salutation au nouveau jour, et l'exhalation de nos pensées qui s'élevaient vers Dieu.

Nous étions près d'un promontoire sur lequel une humble croix était érigée à la mémoire de malheureux naufragés.